

***Le dernier quartier de lune – Chi Zijian***  
**(éditions Philippe Picquier, 2016)**

Couronnée par le prix Mao Dun, le Goncourt chinois, en 2008 pour son très beau roman *Le Dernier Quartier de lune* (originellement *La rive droite de la rivière Argun*), Chi Zijian a séjourné parmi les Evenks, peuple nomade d'éleveurs-cueilleurs qui, depuis des temps immémoriaux, vivent en parcourant un vaste territoire réparti entre la Mongolie-Intérieure, la Sibérie et la province du Heilongjiang, où est née l'auteure. Souvent présenté comme la chronique d'un monde en voie de disparition, le roman est d'abord un chant qui célèbre la vie, les hommes et la nature.

Si le texte est émaillé d'événements historiques avec l'occupation russe, puis japonaise, et la Révolution culturelle, si la sédentarisation, la marche forcée du progrès vont progressivement venir à bout de leur mode de vie, proche de la nature et des animaux, c'est moins cette Histoire qu'une histoire parallèle qu'a voulu transmettre la romancière, celle de la vie quotidienne du peuple evenk, ses rites, ses bonheurs et ses malheurs, l'immortalisant par son récit.

La narration émane d'une femme de 90 ans sur une journée, de l'*Aube* (livre 1) au *Crépuscule* (livre 3). Son récit, livré dans un dernier souffle, s'adresse au feu, à la pluie, aux âmes des disparus, et nous raconte la vie de leur tribu, sur plusieurs générations. Comme le souffle de leur chamane peut faire cesser le saignement d'un doigt coupé, le récit de la narratrice anonyme cicatrise et guérit les blessures des épreuves subies au cours du temps par les Evenks.

Dans un style fluide et poétique, nourri d'animisme, nous sommes transportés dans leurs tipis appelés *piliers des immortels*, on les suit dans leurs migrations, d'*urigeng* en *urigeng*, derrière le Roi Malu, le renne porteur de la graine de feu. On vénère les Esprits du feu, de la montagne, des ancêtres. On respecte les figures centrales de chef de clan, de chamane, qui sauvent tant de vies. Car cette existence de nomades, en accord avec la nature, est loin d'être sans périls.

Les animaux nourrissent les hommes, les aident, mais les tuent aussi. C'est un autour qui aide Dash à se venger d'un loup qui l'avait estropié, mais c'est en voulant sauver un faon que meurt le jeune Tibgur. Imitant le brame du renne à la perfection, Andaur est tué par son frère à la chasse. Si c'est un ours qui a permis à la narratrice de rencontrer son premier mari, c'est aussi un ours qui lui prend la vie de son second mari.

La nature est source de vie et de mort. Les bouleaux nourrissent de leur sève, ils servent à fabriquer seaux, boîtes, et canoës *jawi*, mais on meurt aussi sur les arbres, aux sommets desquels est installée la sépulture des morts. Les rivières sont belles, comparées à une femme (servant aussi à filer la métaphore sexuelle) mais quand elle emporte deux membres du clan, elle est comparée à un serpent venimeux. Sans compter les rudes conditions climatiques (*le fléau blanc* des tempêtes de neige), les maladies (peste, jaunisse).

Quant aux Hommes, s'ils s'entraident volontiers et font la part belle à l'amour, ils sont aussi en proie à des jalousies, des rivalités, qui créent de violentes tensions dans le camp.

Cette concomitance de la vie et de la mort fait écho au cycle de la vie. Dans le texte, à chaque vie sauvée, une autre s'en va. Jamais un événement heureux n'arrive sans être contrebalancé par un événement malheureux. C'est l'ambivalence fondatrice de la vie, comme dans le symbole de l'univers chinois imbriquant le yin et le yang dans un même mouvement.

Enfant, la narratrice voyant le reflet mouvant de la lune dans l'eau prend conscience du caractère éphémère de la vie terrestre. C'est toute la beauté de ce roman : parvenir à trouver la sérénité malgré cette vérité inéluctable.

Jeanne Wang